



CLASSIQUES
GARNIER

BALIBAR-MRABTI (Antoinette), HUMBLEY (John), « Comptes rendus de lecture », *Cahiers de lexicologie*, n° 103, 2013 – 2, *Lexique des noms, regards croisés*, p. 207-220

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2079-5.p.0207](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2079-5.p.0207)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2013. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

COMPTES RENDUS DE LECTURE

CAPPELLO Sergio, CONENNA Mirella et DUFUET Jean-Paul (dir.),
La synonymie au-delà du lexique, Udine, Forum, 2012, 228 pages –
ISBN 978-88-8420-701-2.

La synonymie au-delà du lexique de Sergio Cappello, Mirella Conenna et Jean-Paul Dufuét examine le retour en force d'une des notions les plus anciennes de la grammaire et de la linguistique. Les auteurs partent du fait que la « synonymie » offre aux spécialistes les moyens d'observer comment on peut « dire la même chose d'une autre manière » (Sergio Cappello, « La synonymie en question », p. 9). Formulée ainsi, la notion étudiée prend un contenu très large « au-delà du lexique », à distance des questions purement sémantiques, avec leurs arrière-plans philosophiques et logiques autour du « référent » (Pierre Cadiot, « Quelques réflexions sur la synonymie en général », p. 13-26) et donne à l'ouvrage sa ligne directrice.

La synonymie, telle qu'elle nous est présentée ici, est d'abord sortie des limites strictes de la lexicologie comme discipline scientifique contemporaine, restreinte aux unités du lexique considérées dans leur autonomie relative et décrites, classées et exploitées dans les systèmes automatisés, par lemmatisation. Ce dépassement souhaité est un retour à la « phrase », donc à la grammaire, envisagée dans ses composantes « classiques » réunissant morphologie et syntaxe. Il est construit autour des grammaires lexicalisées du xx^e siècle. Les équivalences entre formes et sens sont traitées comme des « paraphrases ». En parallèle, dans la deuxième partie de l'ouvrage, qui est la plus développée, la synonymie prend place à l'intérieur des approches dites « discursives » qui relativisent l'unité « phrase » elle-même, à l'intérieur de l'« énoncé » oral et/ou écrit. On connaît tout l'essor des études de discours. Elles sont concomitantes des nouvelles syntaxes et vont de pair avec le développement des supports audiovisuels et les commodités d'observation et de traitement de la « parole » qu'ils ont permis d'effectuer.

Ces deux perspectives, que les éditeurs proposent de résumer sous le terme de « synonymique » (p. 9), sont de plus en plus visibles au cours de la décennie 2000-2010 dans les rencontres de chercheurs et leurs publications (Sergio

Cappello, p. 7-8, notes 1, 2, 3). Elles sont indissociables d'un regard rétrospectif déjà inscrit avec le « discours » dans la tradition oratoire et rhétorique. Celui-ci permet, comme souvent en sciences du langage, d'offrir les continuités nécessaires à l'esquisse de programmes de recherche innovants. Pour ce type d'approche globalisante, la solution de l'ouvrage collectif est un moyen efficace pour livrer une vision nuancée et ouverte. Ici, dix études permettent de varier les points de vue et de faire le tour des problématiques les plus marquantes.

En ouverture du volume, Pierre Cadiot, dans l'article déjà cité, rappelle que la question du référent fait problème pour les sémanticiens et il s'interroge sur les rapports souvent flous entre synonymie, polysémie et hyperonymie (p. 21-23). En contraste avec les catalogues d'obstacles théoriques bien connus des logiciens (voir notamment Jean-Gérard Rossi, « Considérations logico-philosophiques sur la synonymie », *Langages*, 128, 1997, p. 105-112), l'ouvrage dirigé par Cappello *et al.* témoigne très clairement que l'intérêt pour la synonymie perdure, en grammaire comme en analyse du discours, mais sous un angle moins ambitieux, qu'on pourrait qualifier de purement heuristique. La synonymie va de pair avec l'observation et l'expérimentation car elle est d'une utilité démontrée pour cerner les correspondances entre formes langagières et sens associés, ce que le terme d'« équivalence », souvent retenu par les auteurs, indique assez bien dans sa généralité. Il suffit pour s'en convaincre d'entrer dans le détail des problématiques retenues qui font l'objet des huit contributions suivantes qu'on peut répartir en deux groupes autour de l'opposition langue / parole.

Un premier groupe comportant trois contributions met l'accent sur les synonymies dont traitent les grammairiens. Largement initiées et inventoriées dans le dernier quart du xx^e siècle, elles sont examinées sur des questions encore peu traitées ou jugées difficiles.

Georges Kleiber et Mirella Conenna, dans « Proverbes et synonymes, du côté de la forme », séparent les formes de proverbes qu'on peut traiter en phrases synonymes de leurs variantes associées et donnent en annexe un fragment du *Dictionnaire automatique et philologique des proverbes français, DicAuPro* (p. 27-52).

Michele De Gioia, dans « Synonymie et incisives », prolonge l'étude des *verba dicendi* réalisée par Cedrick Fairon (*Structures non connexes. Grammaire des incisives en français : description linguistique et outils informatiques*, Thèse de doctorat, Université Paris 7, 2000), qu'il met en relation avec sa classification systématique des adverbies figés réalisée en italien sur le principe des lexiques-grammaires comparés des langues romanes de Maurice Gross (p. 53-61).

Dans le troisième article, « Synonymie et paraphrase dans la subordination. L'interrogation indirecte en français et en italien », Sara Vecchiato se place sur le terrain des phrases « libres » et privilégie des types de commutations concernant les subordonnées en *Qu* interrogatives et relatives de même forme. Elle souligne l'intérêt des grammaires comparées pour affiner les problématiques (p. 63-81).

Le second groupe, plus développé, comporte cinq contributions, qui mettent l'accent sur des équivalences proprement « discursives ». Mis à part la dernière contribution, accrochée de très près à l'analyse grammaticale, où l'on continue à parler de paraphrase dans son sens syntaxique moderne à propos des modèles d'acquisition des langues en situation d'apprentissage, ce qui l'emporte, c'est le terme de « reformulation », hérité de la rhétorique et des exercices scolaires pour apprendre à écrire et composer des textes en style soutenu. L'ouvrage couvre ici un ensemble représentatif de ce type de travaux avec pour caractéristique de mettre à égalité, sur la lancée « moderniste » du *xx^e* siècle, littérature de grands auteurs (théâtre) et paralittérature comprenant la presse écrite et les échanges conversationnels ordinaires incluant un média comme la télévision.

Dans « La synonymie comme stratégie de discours : aspects de la construction collaborative de la synonymie dans l'interaction », Marcel Burger analyse des reformulations comme démarches d'évitement plus ou moins maîtrisées (dire ou ne pas dire des grossièretés) dans les tours de parole des médias télévisuels (p. 83-110).

Véronique Traverso, dans « Listes et mises en place de classes d'objets dans les échanges ordinaires », s'intéresse aux marqueurs de listes inachevées associant des objets du contexte dans les échanges ordinaires à l'oral. Ces marqueurs posent une certaine forme de similarité entre eux (p. 111-129).

Françoise Sullet-Nylander, dans « Titre de presse *vs* article. Étude de quelques cas de figures d'équivalence / différence sémantique et énonciative », choisit cet exemple de discours paralittéraire en langue soutenue pour attirer notre attention sur des cas de reformulations très élaborés, en particulier pour fournir des parcours interprétatifs, réversibles, entre réductions et développements (p. 131-149).

Jean-Paul Dufiet, avec « La reformulation synonymique dans le genre discursif théâtral. L'exemple de Marivaux », analyse un exemple littéraire choisi chez un écrivain fortement valorisé dans notre culture. Son étude fait écho à la précédente et démontre la subtilité oratoire des reformulations, distribuées ici par l'argumentation au théâtre (p. 151-194).

Claire Martinot et Sonia Gerolimich, dans l'article qui clôt l'ouvrage, « Acquisition de la compétence paraphrastique par des enfants francophones et italophones de 4 à 10 ans », traitent d'un exemple de linguistique appliquée. Les textes utilisés pour la mise au point des tests d'apprentissage font l'objet d'une approche de type harrisien établie par Amr Helmy Ibrahim. Les mots synonymes et les reformulations s'analysent à partir de segmentations en prédications (p. 195-228).

Cet ouvrage n'est pas une synthèse mais un tour d'horizon précieux autour de questions ponctuelles donnant lieu à des réponses diverses. À l'évidence, la réémergence de la synonymie et la discussion qui en est présentée montrent que nous sommes placés à un carrefour. De nouveaux enjeux interdisciplinaires sont

à redessiner avec plus de clarté et ces enjeux appellent des remises en ordre dont ce type de notion facilite l'observation et l'analyse. Un des moteurs de ce rebond contemporain des sciences du langage, sommées de se redéfinir dans toutes leurs dimensions, des plus générales aux plus spécialisées (d'où l'idée largement partagée d'utiliser une appellation nouvelle, le terme actuel de « cognition », pour remplacer « linguistique » ou « grammaire »), on sait qu'on le doit notamment à « l'extension du domaine de la phraséologie » (*Langages*, 189, Dominique Legallois et Agnès Tutin (dir.), mars 2013) et son impact dans de multiples domaines. Désormais, devant cette réorientation majeure, les chercheurs ressentent la nécessité de réexaminer les équivalences les plus classiques entre les formes et les sens, qu'il s'agisse précisément de paraphrases (rapports entre lexique, sémantique et syntaxe) ou de reformulations (rapports entre lexique, sémantique et discours au sens large incluant la littérature et les démarches d'acquisition).

Pour repenser le « préconstruit » et le « spontané » comme le « réfléchi » et ses modes opératoires ou « stratégies », la synonymie présente une grande commodité. Sa redécouverte s'effectue sans rupture de continuité, il faut le souligner, avec l'art oratoire le plus classique qui traite depuis toujours des abîmes de complexité qui s'offrent à nous dès que nous voulons relier la langue à la parole. La synonymie facilite l'observation des correspondances entre termes d'apparence hétérogène : le figé et le non figé y occupant une place essentielle, à l'oral comme à l'écrit. Elle nous sert à répertorier les points de passage obligés entre nos différentes disciplines.

Antoinette BALIBAR-MRABTI
MoDyCo (UMR 7114)
abalibarmrabi@yahoo.fr

FURIASSI Cristiano, PULCINI Virginia et RODRÍGUEZ GONZÁLEZ Félix (dir.), *The Anglicisation of European Lexis*, Amsterdam / New York, John Benjamin, 2012, 356 pages – ISBN 978-90-272-1195.

Le présent recueil représente une contribution importante d'une branche de la lexicologie bien connue dans les pays germanophones sous le nom de *Lehnwortforschung* (étude des emprunts). Compte tenu de l'impact croissant qu'exerce l'anglais sur les autres langues européennes, il n'est pas surprenant de constater que ces études concernent aujourd'hui surtout les anglicismes. Ce volume fait clairement ressortir l'évolution rapide de la situation : si le lexique est toujours la porte d'entrée des emprunts, l'influence de l'anglais dépasse désormais le seul niveau lexical pour marquer tous les autres, notamment la phraséologie. Cette nouvelle situation suffit pour justifier la présente étude. Les trois rédacteurs sont des spécialistes de la question et chacun des trois est l'auteur de nombreuses

publications sur les emprunts mais dont les références ne figurent pas dans ce recueil. Citons-en pour mémoire quelques-unes, connues dans les pays de langue française : Virginia Pulcini s'est chargée des entrées italiennes du dictionnaire européen des anglicismes (Görlach (dir.) 2001) ; Cristiano Furiassi est surtout connu comme l'autorité dans le domaine des faux emprunts (2010), tandis que Félix Rodríguez González a publié un article dans les *Cahiers de lexicologie* (1996) sur la valeur des anglicismes en espagnol contemporain ; il est par ailleurs coauteur (avec Lillo Buades 1997) d'un dictionnaire d'anglicismes en espagnol.

L'introduction, intitulée « The lexical influence of English on European languages », avec comme sous-titre « From words to phraseology » (p. 1-24), est bien plus qu'une simple présentation des quinze chapitres que comporte le recueil. Les éditeurs scientifiques s'attachent dans un premier temps à redéfinir le périmètre de l'étude des emprunts – et des anglicismes en particulier – en tirant le meilleur profit des nouvelles possibilités offertes par des corpus de plus en plus complets dans des langues de plus en plus diversifiées, tout en s'efforçant de mieux rendre compte d'une influence linguistique qui de toute évidence va croissant et qui dépasse désormais le niveau purement lexical. Cette dernière dimension explique d'ailleurs la présence d'une section de cinq chapitres – et non des moindres – consacrés à la phraséologie.

Le présent volume est né à la suite d'un symposium organisé par deux des rédacteurs dans le cadre d'une rencontre des anglicistes européens. Une de ses ambitions est d'obtenir une vue d'ensemble de l'influence que l'anglais a exercée et continue d'exercer sur les différentes langues européennes. Les trois éditeurs passent brièvement en revue l'état de la recherche dans les divers pays européens et constatent le manque d'études comparatives – aujourd'hui comblé, au moins en partie, par la présente publication. La question de la définition de ce que constitue un anglicisme est incontournable : il en va en effet de la comparabilité des résultats, mais, comme le remarquent à juste titre les auteurs, celle-ci dépend des buts que le chercheur se donne : lexicographique, sociolinguistique ou autres. La typologie des emprunts qu'ils proposent s'inspire fondamentalement de Betz (1949), dont l'approche a l'avantage de mettre en lumière l'importance des emprunts indirects (calques de différents types et emprunts sémantiques) tout en ajoutant une polarité transversale du lexical au phraséologique. Du côté des emprunts directs on peut ne pas être d'accord avec le détail de la répartition indiquée. Les faux emprunts figurent comme sous-catégorie des emprunts directs. Ceci correspond parfaitement à la réalité dans le cas de modifications sémantiques (ou plus rarement morphologiques) intervenues au moment de l'emprunt ou ultérieurement, ou encore dans le cas des tronctions, mais ne rend pas compte du phénomène des constructions réalisées dans une langue donnée à partir d'éléments lexicaux d'une autre langue. Dans le premier cas il existe bien un modèle, même si la réplique est déviée, mais dans le second cas il n'y a pas de modèle, donc pas de réplique non plus. Toutes ces questions de métalangage ne sont pas éludées. Du fait du morcellement des études portant sur les emprunts, on constate de nombreuses divergences, aboutissant à

la synonymie et à l'homonymie. Ainsi, le terme *emprunt indirect* peut renvoyer à l'ensemble des emprunts réalisés par substitution (calques, emprunts sémantiques) ou encore à un emprunt au second degré, comme *club* en italien dont la prononciation signale l'intermédiaire du français. De même, certains auteurs limitent le terme *anglicisme* aux emprunts directs tandis que d'autres l'emploient pour les emprunts directs et indirects à partir de l'anglais. La dernière partie de l'introduction aborde la question importante de l'exploitation des corpus. Ces derniers varient beaucoup d'une langue à l'autre : Frantext n'est guère comparable aux corpus journalistiques du norvégien par exemple. Et, même lorsque l'on dispose d'un corpus à la fois volumineux et équilibré, on est confronté aux problèmes d'extraction compte tenu de la nature protéiforme des emprunts et de leur fréquence généralement faible. L'exploitation du Web représente une ressource capitale, mais, comme pour les corpus constitués, les questions de méthodologie restent encore à préciser. Plusieurs chapitres de cet ouvrage cherchent toutefois à apporter des réponses et à indiquer des pistes.

Dans « Fair play to them. Proficiency in English and types of borrowing », Ian MacKenzie adopte la perspective sociolinguistique à laquelle nous faisons allusion. Il mène sa réflexion en s'interrogeant sur les relations entre la nature et le degré de bilinguisme des populations concernées d'une part et le type d'anglicismes employés d'autre part. Il postule par exemple que les faux emprunts qui s'éloignent de la norme de la langue source (comme *Handy* en allemand pour désigner le téléphone portable) se raréfieront par rapport aux emprunts directs, du fait de la bonne maîtrise de l'anglais en tant que langue véhiculaire. Il postule une situation – qui est déjà presque atteinte en Scandinavie – où l'anglais est effectivement une langue seconde et plus du tout une langue étrangère, et où les locuteurs sont effectivement bilingues. Il fait un sort particulier à ce qu'il appelle – à l'instar de A. Wierzbicka – les concepts « anglos », qui seraient spécifiques à la culture anglo-saxonne, exemplifiés par *fair (play)*, mais représentés également par une vingtaine d'adjectifs, tous courants dans les langues scandinaves, mais encore à peu près inconnus en France, à l'exception de *cool, hot, in et sexy*. On peut parfois trouver que l'auteur est bien optimiste lorsqu'il envisage l'avenir de nos langues, en particulier lorsqu'il parle de l'influence de l'anglais comme « a (relatively benign) form of additive bilingualism in which the L2 is not at the expense of the L1 » (p. 28). Cet optimisme semble malmené par la constatation qu'il s'agit d'une influence à sens unique, dont les effets sont plus profonds que l'on n'aurait jamais pensé... avant de lire l'article de H. Gottlieb dans ce volume.

Esme Winter-Froemel (2009) a proposé une interprétation des emprunts qui s'inspire d'avancées récentes en linguistique générale, surtout en sémantique, tandis qu'Alexander Onysko (2007) est l'auteur d'une étude remarquée sur les anglicismes recueillis dans une année du *Spiegel*. Dans « Proposing a pragmatic distinction for lexical Anglicisms », ces deux auteurs présentent une nouvelle interprétation de la vieille distinction entre emprunts de nécessité et emprunts de luxe. Partant de la constatation que certains emprunts représentent la seule possibilité

d'exprimer un concept donné, ils proposent le terme *emprunt catachrésique*, à l'instar des métaphores-catachrèses, qui n'ont pas d'équivalent non métaphorique. Ils procèdent alors à une distinction inspirée des travaux de Levinson (2000), sous la forme d'une polarité allant du plus ou moins informatif et du plus au moins expressif. Choissant dix anglicismes très courants, recueillis lors d'une étude antérieure, ils en comparent les fréquences en corpus avec celles des mots allemands correspondants. Les corpus sont tirés d'une part de la presse, de l'autre du Web. Il s'avère que les deux catégories d'emprunts, catachrésiques ou non, sont susceptibles de variation dans le temps mais aussi dans les corpus, certains anglicismes étant bien plus fréquents sur la Toile, héritage sans doute de différentes traditions rhétoriques, mieux respectées par les journalistes que par les blogueurs.

L'attribution du genre aux substantifs empruntés a déjà fait l'objet de nombreuses études dans plusieurs langues, mais tout porte à croire que le problème est particulièrement complexe en allemand, où un vaste corps de doctrine existe depuis longtemps. Marcus Callies, Alexander Onysko et Eva Ogiermann, dans « Investigating gender variation of English loanwords in German », s'attachent à expliquer la variation du genre attribué aux anglicismes, dont les critères de choix sont nombreux. Les études antérieures font ressortir une dizaine de paramètres d'ordre morphologique, syntaxique, sémantique ou phonétique ou résultant de la combinaison de certains d'entre eux, qui peuvent être décisifs dans le processus de détermination. Partant de la constatation relevée dans ces études que la variation est plus forte dans des corpus oraux que dans les dictionnaires, les auteurs ont élaboré un questionnaire dans lequel les sujets doivent fournir l'article approprié à 26 anglicismes et indiquer s'ils connaissent le mot ou non, et s'ils l'associaient à un mot allemand. L'enquête s'est déroulée dans quatre universités au nord, au centre et au sud de l'Allemagne. Parallèlement, les auteurs ont mené une étude sur les mêmes anglicismes à partir d'un corpus de journaux allemands, autrichiens et suisses. Il est intéressant de constater que certains de ces anglicismes, pourtant bien connus depuis au moins les années 1980, accusent une fréquence très faible dans le corpus journalistique. Les résultats soulignent la complexité de cette question, mais confirment dans une large mesure la pertinence de la présence d'un équivalent allemand pour l'attribution du genre, du moins dans le nord et au centre. Le corpus journalistique fournit également des renseignements intéressants mais difficiles à exploiter : les trois variétés d'allemand font preuve de variation, mais rarement pour les mêmes mots. L'expérience confirme que la variation est plus forte à l'oral qu'à l'écrit, et fait ressortir un certain nombre de principes particuliers, par exemple le rôle de la conceptualisation dans l'attribution du genre des déverbaux : le neutre met en valeur l'aspect processuel, le masculin plutôt le résultat, illustrant dans ce cas la valeur sémantique de l'attribution.

Le norvégien fait l'objet de deux chapitres de ce recueil. Le premier, « The collection of Anglicisms: methodological issues in connection with impact studies in Norway », d'Anne-Line Graedler, s'attache à proposer une méthode qui assure la comparabilité des statistiques concernant les emprunts, en particulier les fréquences.

Comment, en effet, savoir si le nombre d'emprunts augmente si l'on ne dispose pas d'études strictement comparables ? L'article comporte une brève présentation de la politique linguistique norvégienne, qui est généralement plus active que celle des autres pays scandinaves, surtout en matière de protection de la langue ; c'est dans ce contexte que des études d'impact ont été menées dans le passé. La première question, celle de la définition de l'anglicisme, est examinée de plusieurs points de vue : lexies simples ou complexes ? emprunts réalisés directement de l'anglais ou par l'intermédiaire d'une autre langue ? degré d'assimilation ou présence dans la langue ? Cette dernière interrogation invite à une réflexion sur la prise en compte de la dimension diachronique ; l'auteure donne l'exemple de l'évolution divergente sur une dizaine d'années de paires de mots anglicisme / mot norvégien (par exemple *airbag* et *kollisjonspute*) dans les pages du quotidien *Aftenposten*. Les études des emprunts se fondent depuis longtemps sur le dépouillement de la presse écrite, à laquelle on prête toutes sortes de vertus en particulier en termes de représentativité. Graedler remet en cause ce dernier critère, du moins en tant que source exclusive, faisant remarquer que les corpus modernes sont plus diversifiés et donc mieux équilibrés. La prise en compte d'autres types de registres est à ses yeux capitale pour les études de fréquences. Les questions de statistiques touchent aussi la détermination des unités : combien d'unités convient-il de compter dans le cas de composés, particulièrement fréquents dans les langues germaniques comme le norvégien ? Comment donc comptabiliser *shop* que l'on relève sous les formes suivantes : *sjappe* (emprunt ancien), *shop*, *platesjappe*, *plateshop*, *record shop* (les trois derniers étant synonymes de *magasin de disques*), *workshop* ? La création, ces dernières années, de corpus en norvégien a diversifié de manière importante l'accès aux sources : les corpus journalistiques se sont étoffés et dotés de fonctionnalités nouvelles, comme le repérage quotidien des néologismes. D'autres types de corpus sont venus s'y ajouter, en particulier de l'oral. Quelques sondages effectués dans ces sources montrent bien la nécessité de disposer de corpus très importants pour obtenir des statistiques significatives pour des éléments peu fréquents comme les anglicismes. L'auteure conclut en proposant des améliorations méthodologiques, dont la prise en compte des méthodologies et des résultats antérieurs, le balisage des unités lexicales et l'augmentation du matériel oral.

Gisle Andersen (Kristiansen et Andersen 2012) prolonge la réflexion sur les aspects plus techniques de l'extraction des anglicismes de ces nouveaux corpus. Dans « Semi-automatic approaches to Anglicism detection in Norwegian corpus data », il se focalise sur les problèmes posés par l'extraction automatique d'anglicismes à partir de corpus journalistiques. Il commence par passer en revue quelques-unes des difficultés associées à l'extraction automatique, dont certaines sont propres au norvégien, en ayant surtout recours à la typicalité graphique (concept attribué à C. Furiassi 2008) sous forme de ce qu'il appelle les *chargrams* (ou n-grammes de caractères). Puis il procède à une série de tests effectués sur des corpus anglais et norvégien pour en apprécier la fiabilité, et propose une approche qui permet à la machine d'apprendre à reconnaître des nouveaux grammes. Le

résultat, comme il le souligne lui-même, est une liste de candidats au statut d'anglicismes. Il conclut en proposant d'autres modifications (notamment au niveau morphologique) qui aboutiraient à une plus grande efficacité du système.

Tvrtko Pric, dans « Lexicographic description of recent Anglicisms in Serbian: The project and its results », présente le seul dictionnaire serbe d'anglicismes, à l'occasion de sa réimpression, dix ans après sa publication. Il explique les principes lexicographiques qui ont présidé à sa constitution et les défis auxquels le lexicographe a dû faire face. On note qu'un problème important est la transcription des emprunts, quel que soit l'alphabet utilisé, romain ou cyrillique. Une évaluation de l'impact du dictionnaire auprès du public montre qu'il contient plus d'informations qu'il ne faut pour la plupart des utilisateurs.

Les études concernant l'emploi des anglicismes en arménien sont peu nombreuses, et rien qu'à ce titre le chapitre de Anahit Galstyan, « Anglicisms in Armenian: Processes of adaptation », représente une innovation. Puisque l'arménien dispose de son propre alphabet et que son système phonologique est très différent de celui de l'anglais, l'essentiel de cette étude est consacré aux phénomènes d'intégration avant tout d'ordre phonétique, mais aussi morphologique.

Les chapitres sur la dimension phraséologique de l'influence de l'anglais commencent par une contribution de Henrik Gottlieb, « Phraseology in flux: Danish Anglicisms beneath the surface », où l'auteur brosse un tableau saisissant du degré d'influence que l'anglais exerce désormais sur le danois. On la savait considérable, mais, en examinant les manifestations de la phraséologie, on commence à en mesurer la profondeur. Gottlieb présente la situation du danois comme indicatrice d'une tendance manifestée dans les autres pays : on passe d'une situation où l'élite connaît plusieurs langues (en plus de la langue nationale) à une situation où tous les citoyens ont une pratique de diglossie : langue nationale plus anglais, ce dernier revêtant le plus de prestige. Selon certaines mesures, l'impact sur la langue peut paraître limité : l'auteur estime que seul 1 % des mots dans un texte écrit danois sont des anglicismes, et 2 % dans les sous-titrages de film, mais que 67 % des néologismes danois seraient de base anglaise. Une étude systématique du phénomène révèle toutefois une influence qui s'exerce à tous les niveaux : orthographique, phonologique, sémantique, morphologique, phraséologique et pragmatique, mais l'étude se borne ici au niveau phraséologique. Le sondage sur lequel l'article est basé est effectué en plusieurs étapes. Dans un premier temps, l'auteur relève dans un corpus danois les équivalents de phraséologismes connus en anglais (*in the long run, make ends meet, the fact that, have sex...*), et compare leur fréquence au fil du temps avec les équivalents danois. Les résultats sont variables, mais en général les constructions inspirées de l'anglais accroissent leur « part de marché ». Une recherche aléatoire dans un dictionnaire danois tiré d'un vaste corpus donne des résultats comparables, mais le taux de pénétration des formes inspirées de l'anglais est encore plus fort. Gottlieb termine le chapitre en posant trois questions : le danois s'alignera-t-il sur les modèles conceptuels et linguistiques de l'anglais ? ce phénomène est-il constaté aussi dans

les autres langues européennes? les non-anglophones finiront-ils par imposer leur propre phraséologie à l'anglais?

Le seul article consacré au français, « Multi-word loan translations and semantic borrowings from English in French journalistic discourse », de Ramón Martí Solano, laisse penser que la situation du français concernant les anglicismes ressemble beaucoup à celle des autres langues étudiées. Toutefois une différence nous semble capitale et on peut s'étonner qu'elle concerne les ressources linguistiques. Tandis que l'allemand, l'espagnol (voir le chapitre suivant), le norvégien et le danois, sans parler de l'anglais, disposent désormais de corpus nationaux, calibrés et équilibrés, le français doit se contenter de Frantext, outil indispensable pour l'étude de la langue littéraire, mais plutôt inadéquat pour la néologie contemporaine. Martí contourne la difficulté en dépouillant dix années de l'édition en ligne du *Nouvel Observateur*, à partir du repérage des expressions et locutions d'origine anglaises consignées dans le *Dictionnaire des expressions et locutions* d'Alain Rey et Sophie Chantreau (2002), complété par une dizaine d'expressions plus récentes. L'auteur compare leur présence dans le corpus de presse et dans Frantext, où les attestations sont moins fréquentes, voire absentes pour les éléments les plus récents, et examine leur présence dans les dictionnaires d'usage. Il en conclut que ce type d'emprunt indirect est plus répandu que l'on ne pense généralement et qu'il représente un facteur important de l'évolution de la langue.

José Luis Oncins-Martinez souligne l'apport des corpus importants dans la détection et l'étude des emprunts. En effet, l'espagnol dispose désormais de deux corpus créés par la Real Academia Española, qui rendent possibles des recherches bien plus systématiques que dans le passé. Dans « Newly-coined Anglicisms in contemporary Spanish: A corpus-based approach », il aborde les techniques qui permettent d'isoler les différents paramètres d'étude : diachronique, diatopique (on relève par exemple *patata caliente* en Espagne et *papa caliente* en Amérique Latine), nature des sources (95 % des occurrences de la presse). S'agissant d'anglicismes, il est nécessaire de prouver l'antériorité du modèle de langue anglaise, d'où le recours à COHA (Corpus of Historical American English). Ceci permet de comparer la présence d'expressions phraséologiques dans le temps, et de constater par exemple que l'anglais emploie *bury/take up the hatchet* depuis le XVIII^e siècle, tandis que (*desenterrar*) *la hacha de guerra* apparaît pour la première fois en espagnol en 1980 et figure 29 fois entre 1990 et 2004. Les corpus permettent également de constater l'évolution contrastive d'anglicismes et de leurs concurrents, et de déterminer les spécialisations sémantiques des deux.

Sabine Fiedler, dans « *Der Elefant im Raum: The influence of English on German phraseology* », problématise l'influence de l'anglais sur la phraséologie de l'allemand. La définition de celle-ci ne va pas sans difficultés : selon l'auteure, les phraséologismes comportent des lexies complexes comme *golden handshake*, une des six catégories qui incluent les comparaisons stéréotypées (*eat like a horse*), les proverbes, les formules de politesse, etc., soit un ensemble relativement hétéroclite. Elle constate que ces unités peuvent figurer soit directement en anglais

dans des discours allemands, soit être rendues de différentes manières dans cette langue. Ce dernier cas peut être plus difficile à détecter. Un exemple intéressant est fourni par l'expression anglaise *in a nutshell* ; or, on trouve la métaphore (sous forme de *in einer Nuss*) chez Lessing, mais la forme plus proche de l'anglais (*in einer Nusschale*) et la fréquence accrue depuis la publication en allemand du livre de Stephen Hawkins où elle figure dans le titre, plaident pour l'hypothèse de l'emprunt. Par ailleurs la variation peut signaler différentes tentatives de traduction ou d'interprétation, ce qui explique pourquoi ces phraséologismes sont plus instables en allemand que leur modèle anglais. En étudiant un corpus diachronique, l'auteure constate que de nombreux phraséologismes commencent par être rattachés à un contexte spécifiquement anglo-saxon (comme *glass ceiling*, cité dans plusieurs chapitres) mais finissent par perdre cette spécificité, signe supplémentaire de leur intégration. Cette constatation vaut non seulement pour les phraséologismes à connotation civilisationnelle, comme *plafond de verre*, mais également pour des formules rhétoriques comme *at the end of the day*. Indice supplémentaire de l'assimilation : la disponibilité pour la créativité lexicale en allemand. C'est ainsi que Fiedler relève par exemple *bronzerner Handschlag*, d'après *goldener Handschlag*, ou *Obstsalad to go*, voire *shop to go*, sur le modèle *coffee to go*.

La parémiologie est reconnue comme une branche des études de phraséologie et figure ici comme l'un des types d'influence qu'exerce l'anglais sur le polonais, mais qui n'avait pas encore fait l'objet d'étude. Agata Rozumko, dans « English influence on Polish proverbial language », redresse la situation en partant de l'opinion de certains linguistes polonais estimant que le polonais ne crée plus de nouveaux proverbes. Pour Rozumko, cette absence s'explique par l'incorporation dans la langue de plus en plus de proverbes d'origine anglaise. Elle examine comment dix proverbes répertoriés dans des ouvrages de référence polonais sont effectivement employés dans des corpus de polonais contemporain et sur le Web. Il est sans doute significatif que leur fréquence soit plus élevée que dans les sources constituées, car ils représentent encore des phénomènes relativement marginaux. Une des constatations qui tranchent par rapport à la position de ceux qui prétendent que les emprunts indirects passent généralement inaperçus auprès des locuteurs est la mention, relevée fréquemment, que le proverbe est effectivement d'origine anglaise (*comme disent les Anglais*, etc.). Pour l'auteure, la connotation « anglaise » a une importance culturelle : elle souligne l'alignement de la société polonaise sur le modèle anglo-saxon (*my home is my castle, there is no such thing as a free lunch, facts are stubborn things*...). L'absence de proverbes proprement polonais qu'elle signale au début de l'article s'expliquerait donc par ce changement de valeurs.

Selon Gunnar Bergh et Sölve Ohlander, trop peu d'études linguistiques ont été consacrées à ce qu'ils considèrent comme la langue de spécialité la plus connue du monde, celle du football, mais ce n'est pas connaître la productivité française en la matière (notamment Galisson 1978). Pour le français, ils ne prennent en compte que Bernard (2008), mais il est vrai que c'est surtout la question des emprunts qui les intéresse. Dans « English direct loans in European football lexis », ils

cherchent à déterminer l'impact de ce vocabulaire, conçu en anglais puis répandu dans le monde entier, sous la forme des emprunts directs relevés dans les langues européennes. Ils prennent comme corpus (secondaire) les entrées concernant le football du dictionnaire des anglicismes de Görlach (2001) présents dans seize langues européennes, dont le français¹. Sur quelque 90 entrées marquées 'football', ils en retiennent 25 qu'ils considèrent comme fondamentales. À partir de cette liste, ils repèrent la langue qui fait état du plus grand nombre d'anglicismes directs (le norvégien) et celle qui en retient le moins (le finnois). Les langues latines (dont le français) figurent au milieu du tableau, après les langues germaniques (sauf l'islandais), et au même niveau que les langues slaves. La discussion porte sur les raisons qui pourraient expliquer ce classement. La proximité linguistique y est certainement pour quelque chose, ainsi que les contacts directs – par l'immigration par exemple, sans oublier les effets de la politique linguistique. Ces derniers sont considérables en allemand ainsi qu'en français, mais peu visibles dans les statistiques de ce qui est sans doute un échantillon trop modeste. Il convient de rappeler, concernant l'usage du dictionnaire de Görlach (2001), que les formes concurrentes sont clairement indiquées, et qu'il est donc quelque peu abusif de compter *team* comme emprunt important en français, alors qu'il est présenté comme moins employé que *équipe*. Il est permis de penser qu'une étude fondée sur une véritable approche onomasiologique (plutôt que les « termes les plus importants ») et la prise en compte de la synonymie fournirait des résultats plus justement comparables.

Paola Gaudio, dans « Incorporation degrees of selected economics-related Anglicisms in Italian », adopte le point de vue de la traductologie, s'inspirant de George Steiner (1975), pour rendre compte de la traduction en italien de termes contenus dans six mois du *Journal Officiel de l'Union européenne* publié en 2008, partant de l'hypothèse par ailleurs tout à fait raisonnable que l'anglais représente la langue de départ et l'italien celle d'arrivée. À l'aide de recherches de mots-clés en anglais et en italien, l'auteure identifie 540 anglicismes italiens dont elle analyse les 80 qui relèvent de l'économie, qu'elle divise en trois groupes : les hapax (qui paraissent moins de trois fois dans le corpus), les termes « semi-incorporés » et les termes incorporés. Les hapax sont souvent des termes hyperspécifiques, mais certains semblent représenter plutôt un accident de parcours de la part du traducteur italien (*one-off*, par exemple, rendu en italien de manière satisfaisante 73 fois et non traduit une seule fois). La catégorie intermédiaire, la plus importante numériquement, est constituée par des expressions anglaises qui sont soit accompagnées d'une explication ou d'une traduction, soit employées en codistribution avec un équivalent italien reconnu. La remarque de l'auteure concernant la pratique de présenter un anglicisme accompagné – généralement entre parenthèses – de sa traduction est significative de la situation italienne : l'anglais représente le « more proper term » (p. 315) et l'italien seulement la glose. La dernière catégorie

1 Il convient de signaler que l'auteur du compte rendu est également celui des entrées françaises de ce dictionnaire.

regroupe les anglicismes qui sont employés soit seuls, soit en codistribution avec des équivalents vagues (*market maker* sans équivalent, *business angels* avec *investitori privati* ou *investitori informali*).

Le domaine économique et commercial fournit également le thème du dernier chapitre du recueil, celui de Sabrina Fusari, intitulé « Anglicisms in the discourse of Alitalia's bailout in the Italian press », qui rend compte de la couverture médiatique de la recapitalisation du porte-drapeau de l'aviation civile italienne, assurée par deux grands journaux, soit un total de 569 articles. À l'aide d'un concordancier, elle extrait tous les anglicismes, y compris les « faux » (*bad company*, par exemple), soit un total de 213 qui apparaissent sous 2 603 occurrences. L'analyse présentée ici porte sur les plus fréquents, qui se divisent en deux groupes, correspondant aux emprunts de nécessité ou de luxe (l'approche de Winter-Froemel – déjà mentionnée – n'est cependant pas évoquée ici). La question de la cohérence terminologique apparaît en filigrane, notamment celle de l'organisation des itinéraires des compagnies d'aviation après la vague de dérèglementation en système de « hub » et « spoke » (moyeu et rayon). En l'absence d'une politique de traduction systématique, les journalistes se voient obligés d'expliquer comme ils peuvent les concepts isolés de *city airport* et de *hubbing* et *dehubbing*. L'auteure ne problématise pas cette question de la cohérence de la terminologie secondaire, dont l'absence entrave la compréhension des articles italiens analysés, mais plutôt celle de la compréhension des lecteurs non spécialistes. Elle note que les équivalents italiens proposés pour la terminologie – relevant soit de la finance soit de l'aviation – sont systématiquement moins précis (*esternalizzazione* par rapport à *outsourcing*) ou moins englobants (les différents équivalents partiels de *handling*) que les termes anglais, confirmant ainsi le défi à la fois sémantique et pragmatique qu'ils constituent.

Ce recueil est fort utile, dans la mesure où il présente un éventail relativement ouvert d'études sur les emprunts linguistiques, sous-domaine de la linguistique (appliquée ?) autrefois bien représenté en France mais aujourd'hui plutôt délaissé. Les causes sont certainement multiples : malgré une spécialisation lexicale plus marquée en France qu'ailleurs, les études sur la néologie ne sont pas souvent valorisées (voir Sablayrolles 2000 : 69-70) et les linguistes qui s'intéressent à la néologie du point de vue de la morphologie ne s'occupent que des matrices internes. Pour un angliciste, comme pour un francisant, travailler sur les anglicismes peut être considéré comme hors champ. On note dans la publication en question que la plupart des chercheurs représentés sont des anglicistes, ce qui laisse penser que l'interdit n'a rien d'universel.

Bibliographie

BERNARD Mélanie (2008) : « Football in France; Its history, vocabulary and place within French society », in E. Lavric *et al.* (dir.), *The Linguistics of Football*, Tübingen, Gunter Narr, p. 71-79.

- BETZ Werner (1949) : *Deutsch und Lateinisch: Die Lehnbildungen der althochdeutschen Benediktinerregel*, Bonn, Bouvier.
- FURIASSI Cristiano (2008) : « What dictionaries leave out. New non-adapted Anglicisms in Italian », in A. Martelli et V. Pulcini (dir.), *Investigating English with Corpora. Studies in Honour of Maria Teresa Prat*, Monza, Polimetrica, p. 153-169.
- FURIASSI Cristiano (2010) : *False Anglicisms in Italian*, Monza, Polimetrica.
- GALISSON Robert (1978) : *Recherches de lexicologie descriptive : la banalisation lexicale. Le vocabulaire du football dans la presse sportive. Contribution aux recherches sur les langues techniques*, Paris, Nathan.
- GÖRLACH Manfred (dir.) (2001) : *A Dictionary of European Anglicisms*, Oxford, Oxford University Press.
- LEVINSON Stephen C. (2000) : *Presumptive Meanings. The Theory of Generalized Conversational Implicature*, Cambridge MA, The MIT Press.
- KRISTIANSEN Marita et ANDERSEN Gisle (2012) : « Corpus approaches to terminology and their relevance for dynamic domains », *Neologica*, 6, p. 43-62.
- ONYSKO Alexander (2007) : *Anglicisms in German. Borrowing, Lexical Productivity and Written Codeswitching*, Berlin, De Gruyter.
- RODRÍGUEZ GONZÁLEZ Félix (1996) : « Functions of anglicisms in contemporary Spanish », *Cahiers de Lexicologie*, 68, p. 107-128.
- RODRÍGUEZ GONZÁLEZ Félix et LILLO BUADES Antonio (1997) : *Nuevo diccionario de anglicismos*, Madrid, Gredos.
- SABLAYROLLES Jean-François (2000) : *La néologie en français contemporain. Examen du concept et analyse de productions néologiques récentes*, Paris, Champion, coll. « Lexica. Mots et dictionnaires ».
- STEINER George (1975) : *After Babel: Aspects of Language and Translation*, New York, Oxford University Press.
- WINTER-FROEMEL Esme (2009) : « Les emprunts linguistiques : enjeux théoriques et perspectives nouvelles », *Neologica*, 3, p. 79-122.

John HUMBLEY
Université Paris Diderot – Paris 7
LDI (UMR 7187)
johnhumbley@aol.com